

A photograph of a narrow, snow-covered road winding through a winter forest. The trees are heavily laden with snow, and the ground is a smooth, white expanse. The scene is captured in a soft, slightly hazy light, suggesting a quiet morning. The title text is overlaid on the upper half of the image.

# PAR UN BLANC MATIN

*M.D.Eyraud*

M.D. Eyraud

Par un blanc matin

© M.D. Eyraud, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4398-5

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Nous valons ce que valent nos joies »

Saint Thomas d'Aquin

## Par un blanc matin

Vincennes 7 janvier 1946

Il était de bonne heure lorsque les deux hommes arrivèrent par un silence presque ouateux, accompagné d'un ciel de traîne, durci du souffle d'un vent d'Est venu leur glacer le visage. Ils longèrent quelques maisons bourgeoises aux enceintes élevées d'où tentaient de fuguer des branchages dénudés. Puis ce fut une austère grille marron découvrant un bassin pompeusement surmonté de lions. L'un des deux hommes, celui d'allure longiligne nommé Rolin, fit tourner la poignée du portail qui s'ouvrit docilement. Le second, Simonet de taille moyenne, et plus trapu se glissa dans le sillage, ôtant la casquette brune qui retenait une foison de bouclettes tirant sur le roux. Ils passèrent par une allée balisée entre le bassin et un massif dédié à un somptueux magnolia au pied piqueté d'un givre étincelant. Devant eux se dressait une imposante maison de style gentilhommière.

Rolin sonna à la porte d'entrée, tout en rabattant le col en poil de chameau de son manteau lui servant de cache-nez improvisé. Simonet en fit autant avec le sien en percevant le minois rosé de Martine qu'il estima faire partie du personnel, à cause de sa tenue coordonnant col et tablier blanc.

— Nous désirons voir Mme Dubreuil Madeleine, lança Rolin, et avant qu'elle n'émette une quelconque réponse, les deux hommes brandirent des cartes de police.

— Inspecteur Rolin et mon adjoint, Simonet, ajouta-t-il.

— C'est qu'il est bien tôt messieurs et Madame n'est pas encore descendue ! Alors je ...

— Tenez-vous-en à ce que l'on vous dit et allez la chercher, point à la ligne.

Déclara Rolin d'une voix enrouée en franchissant le seuil de la porte que Martine s'apprêtait à refermer. Simonet suivit et referma derrière lui en plantant un regard sans appel dans celui de la jeune Martine. En conséquence, elle disparut vers l'escalier du hall d'entrée, encore plongé dans une semi-pénombre laissant à distinguer les damiers noirs et blancs du sol ainsi que des effets de miroirs biseautés.

Dans sa suite au premier étage, Madame Dubreuil finissait son petit-déjeuner au lit. Elle avait bien entendu le carillon de la porte d'entrée, mais n'y trouva rien d'alarmant quelle que fut l'heure puisqu'elle ne s'occupait jamais de

l'intendance. Cela revenait à Madame Larieux la cuisinière. En revanche, elle fut un peu surprise que Martine cogne à sa porte et entre l'air ahuri, lui annoncer que la police était en bas, exigeant de la voir. Il lui traversa l'esprit qu'il ne pouvait que s'agir d'une méprise. Aussi, tout en soupirant, elle répondit :

— Bien, alors faites patienter dans le jardin d'hiver, je vais me hâter d'être présentable. Proposez du café et des biscuits en attendant, et cessez ce regard effarouché, Bon Dieu Martine, de quoi voulez-vous qu'il s'agisse à part d'une erreur !

Confortée par la réponse de sa patronne, la jeune bonne dégringola l'escalier pour guider les inspecteurs jusqu'aux grandes portes battantes d'où jaillissait par endroits une lumière blafarde, et à d'autres, des nuances colorées provenant d'un vitrail.

Les deux hommes acceptèrent poliment l'offre et Martine s'éclipsa tout en recommandant de ne pas trop s'approcher du perroquet qui, du reste, les lorgnait désagréablement de l'extrémité de son perchoir. Face à eux s'étendait un salon. Simonet rôda du côté des orchidées tandis que Rolin était attiré par une grande bibliothèque en retrait. Il chuchota à l'adresse de son équipier :

— Du Lautréamont, du Blaise Pascal, l'Ecclésiaste et par ici, voyons... L'histoire des blasons de France ; tiens, tiens, la dame des lieux est assurément royaliste, catholique et cérébrale...

— Ou bien le mari, puisqu'elle est veuve à ce que l'on sait.

— Certes, toutefois dans ce genre de bonne maison, les hommes ont généralement leur propre bibliothèque exposée dans leur bureau, et d'une facture plus masculine. En outre, cette pièce respire la féminité, regarde les rosaces du vitrail, le salon de soie jaune, les plants d'orchidées.

Simonet enchaîna en plaisantant :

— Bien vu Sherlock.

Ce qui fit sourire Rolin à contrecœur, car il était bien conscient d'avoir le profil typique du personnage ; haut de taille, mains et glotte osseuses, raie de côté, visage allongé aux pattes légèrement grisonnantes et, avec ça, un nez fin et busqué. Pour parachever le tout, il affectionnait les longs vêtements sombres qu'il égaillait parfois de petits gilets bleus, relevant celui de ses yeux, qui pouvaient sembler sévères au premier abord, mais s'éveillaient très vite selon ses impulsions, passant de placides à percutants, de persuasifs à ténébreux ou encore d'ironiques à agressifs. Leur version langoureuse étant réservée à la gent féminine. De fait, il en jouait, tel un comédien, mis au service du fin limier qu'il était. Mais cet avantage ne le rendait pas présomptueux pour autant, bien au



contraire. Il ne croyait pas à la culture du moi individualiste qui résout tout, seul comme certains collègues le pensaient. Lui misait sur la complémentarité. Raison pour laquelle il avait choisi de faire équipe avec Simonet dont il admirait l'éventail des ressources. En autres, un sens inné du danger, un esprit de corps, une oreille à laquelle rien n'échappait à la ronde. Sans compter qu'il était bon tireur et prompt à la détente en cas de rixe. Du reste Rolin lui devait la vie. Une embuscade qui avait failli mal tourner, alors qu'ils cernaient des trafiquants dans le marais.

De son ancienne passion pour la boxe, Simonet conservait aussi la souplesse, l'art de l'esquive et une droite magistrale. Le tout avec un aspect musculeux ainsi qu'une cicatrice en étoile, au coin d'un œil qui, en définitive, soulignait le vert tacheté de minuscules points ambrés de ses pupilles.

Les deux inspecteurs se turent à l'approche de Martine venant leur déposer un plateau au bon arôme de café et de brioches. Simonet amorça d'un ton léger.

— Il y a longtemps que vous êtes au service de cette maison ?

— Oh, cela doit bien faire près de quatre ans.

— Donc vous avez connu le notaire, enfin le mari de Madame Dubreuil, je veux dire ?

— Non, Monsieur Etienne était déjà mort l'année d'avant, des suites d'une longue paralysie.

Rolin corrigea :

— Vous voulez dire d'une longue maladie, je suppose.

— Ben, en fait des deux !

Amusés, les deux policiers terminèrent leur collation.

— Désolée de vous avoir fait attendre messieurs, mais ce n'est pas l'heure à laquelle je suis prête habituellement.

Madame Dubreuil s'afficha entre les portes battantes. C'était une femme plutôt grande, d'allure tonique. Ses traits marquaient la cinquantaine. Rolin nota qu'elle portait des boucles d'oreilles de la couleur exacte de ses yeux topaze foncé. Ses cheveux étaient remontés. Son teint clair mis en valeur par un rouge sombre sur des lèvres qu'elle avait charnues. Elle poursuivit sur un ton aimable.

— Néanmoins, laissez-moi vous dire qu'il y a probablement erreur sur la personne, c'est déjà arrivé, une vieille histoire d'homonyme, hélas ! L'autre Madeleine Dubreuil tient une pâtisserie, vers le kiosque sur l'avenue de Vincennes.

Rolin regarda son coéquipier et celui-ci précisa d'un ton persuasif.

— Nous sommes du 36, Madame... Si vous voyez ce que je veux dire...

Il marqua une pause amusée, devant l'expression béate de l'hôtesse, puis reprit.

— Vous êtes donc bien la personne à qui nous souhaitons nous adresser. Veuve d'Etienne Dubreuil, notaire, marraine de guerre, née Madeleine Xavière Le Clos.

— Ce qui n'est pas sans me rappeler la cuvée du « Clos la Xavière », un de mes préférés en Bourgogne, soit dit en passant. Votre père était éleveur et il a conçu cette cuvée en l'honneur de votre naissance, n'est-ce pas ? Assena Rolin.

— Heu, oui, effectivement. Permettez que je me pose, vos assertions me coupent les jambes.

Et tout en s'asseyant dans le premier fauteuil venu, elle acheva sa phrase d'un ton incertain.

— On parle bien de la criminelle du quai des Orfèvres ?

— Très précisément, reprit Simonet. Mais n'ayez crainte, il ne s'agit que d'une visite de pure routine. Rien d'extraordinaire. Revenons à votre activité de marraine, si vous le voulez bien, pouvez-vous nous en dire davantage ?

Durant cet échange, Rolin avait bifurqué dans l'angle que formait la verrière donnant sur un petit salon à musique où brillait la laque d'un piano. Il revient vers le centre du salon et observa Madeleine Dubreuil lorsqu'elle répondait. Elle n'avait pas une once d'hésitation.

— Je n'ai pas tricoté de chaussettes, ni d'écharpes si c'est là l'objet de votre question. En revanche, je m'occupais de collectes, de dons aussi et lorsque l'Abbé François, un ami d'enfance, a recherché des volontaires en fin de guerre pour soutenir, accueillir, écrire ou envoyer des colis dans les camps venant de s'ouvrir à la Croix-Rouge, j'ai répondu présente. Voilà tout.

— Avez-vous rencontré certains de vos filleuls par la suite, s'enquit Rolin d'un ton patelin.

— Absolument, les trois d'ailleurs.

Sur cette affirmation, elle se leva faisant signe aux policiers de la suivre. Elle se posta face à la baie du salon à musique, et montra du doigt un pavillon au bout d'une allée plantée de tilleuls.

— Je l'avais fait construire lorsque ma mère a éprouvé des difficultés pour se rendre à ses appartements, au premier étage. Puis l'an dernier, j'ai eu l'idée de le mettre à disposition pour que mes filleuls de guerre puissent se sentir accueillis. Qu'ils y reprennent des forces aussi, ce qui par ailleurs me laissait le temps d'investiguer afin de retrouver des proches ignorant leur retour. À présent, une partie de mon personnel y habite, mais l'on peut toujours s'y rendre si cela vous paraît judicieux ?



Rolin répondit.

— On ne voudrait pas déranger mais, puisque vous le proposez, nous pourrions y parler à notre aise, si toutefois vous ne voyez pas d'inconvénient à nous fournir quelques indications sur ceux que vous avez si généreusement hébergés.

— Non du tout. On pourrait commencer par le premier, ça doit remonter à un an et demi. Il s'appelait Joseph-Pierre Pellerin et revenait d'un camp de travail du côté de Dresde, en Saxe. Dans le civil, c'était un chaudronnier d'une quarantaine d'années. Seulement, il était mal en point et souffrait de crises de coliques néphrétiques ainsi que de tachycardie et d'eczéma. On a dû le faire hospitaliser au Val de Grâce. Par la suite, nous l'avons aidé à s'installer dans une pension de famille à Montmartre où il semble s'être fait des amis et avoir retrouvé un emploi à sa convenance.

Madeleine regarda Rolin et Simonet qui l'encourageaient manifestement à poursuivre. Aussi elle reprit.

— Ensuite, nous avons reçu le jeune Lucien Ferrand. Il était devenu borgne à la suite d'éclats de grenades reçus lors d'un raid sur les lignes de défense en Normandie. Pour lui, hélas, la carrière d'horloger qu'il aimait se voyait malheureusement terminée, il fallait lui trouver une autre orientation professionnelle. Sa famille avait disparu sous un bombardement dans les Deux-Sèvres, je crois me souvenir. Au bout d'un mois de recherche, nous avons réussi à retrouver un de ses oncles par alliance. Un vieil homme solitaire qui s'est montré enchanté de le ramener avec lui sur ses lopins de terre agricoles, en Dordogne. J'ai eu de ses nouvelles récemment. Il se plaît beaucoup dans son nouvel environnement, et loue la qualité du temps souvent ensoleillé. Il semble qu'il fréquente une demoiselle avec qui il songe à s'unir. Évidemment, c'est la meilleure chose qui pouvait lui arriver, après tant de souffrances et un handicap à la clef. J'en suis vraiment enchantée pour lui parce qu'il avait des qualités et une bonne petite frimousse malgré sa façon, comment dire... Fort peu orthodoxe de s'exprimer !

L'inspecteur Rolin sentant que Mme Dubreuil risquait de lui faire perdre du temps recadra le dialogue, à sa façon.

— Et donc, je présume que vous n'avez pas donné suite à votre activité de marraine.

— Ah non ! Je n'ai pas dit ça, car j'ai eu un dernier filleul qui n'a rien de commun avec les autres puisqu'il s'agit d'un artiste. Un musicien nommé Des Foulques, Martial, également caporal dans les chasseurs alpins. Il a joué avec

Django Reinhardt à Londres, avant-guerre bien sûr. Alors qu'il était à peine âgé de 25 ans. Et, chose extraordinaire, voyez-vous, on pourrait presque dire que son art lui a sauvé la vie. Mais bon, dans l'ignorance des desseins de Dieu, il vaut mieux s'abstenir de toute considération sur son histoire. D'ailleurs, elle est un peu trop longue, je le crains.

Rolin sourit en tapinois, il venait d'amener Madame Dubreuil très précisément là où il voulait. Son second lui renvoya un discret clin d'œil tandis que la petite Martine, entrée discrètement, débarrassait le plateau en se faisant invectiver par le perroquet, inopinément sorti de son silence. Madeleine attrapa le perchoir et le transporta dans le hall d'entrée où se dressait une grande volière, elle ouvrit la porte pour que le perroquet s'y rende et aille s'amuser sur la balançoire qui l'attendait. Puis, elle revint munie d'un manteau pour faire visiter le pavillon aux policiers. Rolin reprit la parole.

— À vous entendre, j'ai cru deviner que c'est le troisième de vos filleuls avec qui vous avez eu le plus d'affinités. Je me trompe ?

— Non, je ne le cache pas du reste. Les deux autres étaient de braves hommes qui avaient atrocement souffert. Néanmoins, ils ne volaient pas haut et leurs expressions linguistiques étaient trop répétitivement grossières. Bref, pas du goût du quartier ni de l'Abbé François. Et encore moins de Madame Larieux, ma cuisinière. Pour vous faire une idée, le jeune Lucien se targuait dès le matin d'avoir zigouillé du Fridolin « de mes deux », et Joseph, lui, clamait vouloir encore « embrocher du boche à la baïonnette », quand ce n'était pas en faire de la « tripaille à cochon » ou « De la bouillie de cervelle à se tartiner » le tout entre la poire et le fromage !

Simonet se retint à temps d'en plaisanter parce qu'in extremis l'image des trois dames de la maison coincées avec ces gaillards grossiers, emplis d'expériences barbares, de rancœurs et d'obsessions de revanche, méritait du respect si ce n'est de l'admiration. Il n'eut donc aucun effort à faire pour endosser une attitude compatissante, de même que son supérieur, plein de tact envers Madeleine alors qu'ils s'approchaient du pavillon, causant à voix basse comme des confidents.

À l'intérieur, ils furent étonnés de trouver une pièce aussi spacieuse et accueillante, de plus suffisamment à l'écart des oreilles du personnel. Rolin en revint à son sujet tout en embrassant le décor du regard.

— Avez-vous eu plus de chance avec votre dernier filleul ? Tout au moins j'ose l'espérer...

— Effectivement, et c'est curieux lorsque l'on y songe, parce que son arrivée